

"Je est tout le monde et n'importe qui" : les Microfictions de Régis Jauffret

Alexandre Gefen



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/fixxion/4072>

DOI : 10.4000/fixxion.4072

ISSN : 2295-9106

Éditeur

Ghent University

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2010

ISSN : 2033-7019

Référence électronique

Alexandre Gefen, « "Je est tout le monde et n'importe qui" : les Microfictions de Régis Jauffret », *Revue critique de fixxion française contemporaine* [En ligne], 1 | 2010, mis en ligne le 15 décembre 2010, consulté le 25 août 2023. URL : <http://journals.openedition.org/fixxion/4072> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/fixxion.4072>

Ce document a été généré automatiquement le 25 août 2023.



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

"Je est tout le monde et n'importe qui" : les Microfictions de Régis Jauffret

Alexandre Gefen

- 1 Rien n'est assurément plus faux que d'affirmer que le roman français contemporain a renoncé à l'ambition de totalité, au goût de faire des mondes et au gigantisme qui va de pair : le récit choral à la française (Hédi Kaddour, *Waltenberg*¹) ou à l'américaine (Maylis de Kerangal, *Naissance d'un pont*²), les longs romans néo-sentimentaux à la Pascal Quignard (comme *La blessure et la soif* de Laurence Plazenet³), les odyssées de Mathias Énard (*Zone*⁴) ou de Yannick Haenel (*Cercle*⁵), les rêves éveillés d'Antoine Volodine (*Songes de Mevlido*⁶), de Laurent Message (*Les veilleurs*⁷) ou de Claro (*Cosmoz*⁸), en témoignent autant que les machines formelles étranges d'Alain Fleischer ou de Pierre Senges (je pense aux *Fragments de Lichtenberg*⁹). Aucun de ces monstres plus ou moins impérissables n'égale pourtant le gigantisme invasif des *Microfictions* de Régis Jauffret, dont le systématisme autodestructeur et l'humour noir procèdent d'un procédé énonciatif unique décliné sur mille pages : cinq cents histoires classées par ordre alphabétique nous offrent autant d'autofictions d'une page et demie, menées chacune par un personnage différent. "De petites pages comme frottées de ciguë, entre lesquelles ont séché des brins d'ancolie, semées de mots suraigus et blêmes [...] des perversités promptes et acérées, et qui entrent en agonie dès qu'elles ont été conçues ; un monde minuscule de drames brefs, haletants, qui tournoient follement ainsi que de petites toupies dans leurs derniers circuits", notait Schwob à propos des *Proses moroses* de Rémy de Gourmont¹⁰, description qui convient admirablement au *Microfictions* de Régis Jauffret : embarqués dans une gigantesque nef des fous, cinq cents récits à la première personne dessinent de brefs et énigmatiques autoportraits au présent, portraits souvent précédés d'un fragment de discours direct, comme sorti du quotidien, qu'ils viennent gloser ("Je suis obligé de te dire la vérité"/ "Je t'ai aimé pour te faire plaisir"/ "De nos jours la psychanalyse est désuète", etc.). Le seul principe de classement du recueil est l'ordre alphabétique des titres, souvent énigmatiques, de chacun des récits. Enfermés dans un individualisme autarcique, criminels, déments et

désespérés spéculent sur leurs perceptions et leurs destinées, se débattent en vain dans les rets de leurs psychopathologies particulières, soliloquent ou s'adressent à un lecteur tantôt voyeur, tantôt magistrat, tantôt voisin de comptoir, tantôt psychiatre. Ces âmes en peine se lamentent, s'expliquent ou se justifient. Si l'instabilité du moi est peut-être la plus vieille affaire de la littérature, si l'autofiction est peut-être l'une des formes simples de la modernité, si notre contemporain est tout entier hanté par la sériation, de l'anonymat des romans de Houellebecq à celui des récits de Catherine Millet, et s'il existe dans la littérature française bien d'autres récits polyphoniques à la première personne du singulier (depuis l'exemple fondateur de la *Croisade des enfants* de Marcel Schwob, 1896), nul texte à ma connaissance ne peut rivaliser avec de tels effets d'échelle, avec de telles disproportions. Aucun autre ensemble que celui de Régis Jauffret n'atomise à même degré le *je* narratif, la première personne de celui qui parle, comme pulvérisé en des identités terrifiantes et impossibles. Aucune autre voix que celle de l'auteur des *Microfictions* ne cherche à se déguiser sous autant d'identités intenable : les cinq cents microfictions sont autant d'hypostases inhabitables, autant de métempsychoses dans des vies monstrueuses, dérégées ou cyniques, de celle du pédophile à celle de la "vieille salope", de celle de la mère incestueuse à celle du forcené, de celle du parricide à celle du suicidé, de celle de l'éditeur saoul à celle de Rège de la Gaufrette, "écrivain auxiliaire préposé à la postérité et promis au néant, [...] goinfre libidineux, alcoolique, drogué, locataire d'asiles psychiatriques, impuissant, stérile, sans enfants, laid derrière, laid devant, cheveux gras, dents jaunes de vieux loup, diseur de riens, crapule, assassin, voleur de bites, de vagins et de seins", écrivain peut-être image de l'auteur pour lequel "la littérature est un crime en série"¹¹.

- 2 "Je est tout le monde et n'importe qui", proclame la quatrième de couverture des *Microfictions*. Un tel projet d'aliénation volontaire remonte aussi loin que le rêve de ventriloquie de la modernité telle qu'elle s'est constituée à la fin du XIX^e siècle face à l'industrialisation, à la démocratisation et au sentiment d'anonymat propre aux grandes villes. Héritier du goût des faits divers atroces propre aux nouvelles de Félix Fénelon ou aux *Crimes exemplaires* de Max Aub, Régis Jauffret rejoint une tradition marquée autant par la cruauté fin-de-siècle que par le rêve de désindividuation poétique d'un Rimbaud. Pour la tradition littéraire de rêveurs et de visionnaires à laquelle Régis Jauffret semble appartenir, l'écrivain est par définition celui qui peut embrasser l'identité d'autrui au point de perdre la sienne – nous laissant au demeurant penser qu'il se doit de faire ce détour par autrui pour devenir lui-même. "À moi, l'histoire d'une de mes folies" : on se souvient du mot du début de "Alchimie du verbe", la seconde scansion des "Délires" d'*Une Saison en enfer*, formule dont pourrait procéder le gigantesque dispositif de diffraction et de dérèglement des *Microfictions*, qui rappelle le principe d'*Univers, univers*, premier roman-somme de Régis Jauffret où, déjà, le monde ne semblait être que la projection mentale transitoire d'un cerveau hésitant entre des myriades d'existences possibles¹². Dans une microfiction sous-titrée "Écrivains à l'état de compost", Régis Jauffret parle d'un écrivain "clown qui "pulvérise les caillots engendrés par l'orgueil, la prétention, les croyances"¹³ : il partage à la fois l'hystérisation rimbaldienne ("Je devins un opéra fabuleux: je vis que tous les êtres ont une fatalité de bonheur: l'action n'est pas la vie, mais une façon de gâcher quelque force, un énervement") et son amoralisme, tout droit issu du *Spleen de Paris* baudelairien, posture qui conduit le poète à affirmer que "la morale est la faiblesse de la cervelle". Se rêvant en un surhomme rédimé par sa capacité à subsumer par la langue une infinité de sous-hommes, le moi cherche à retrouver, à la limite du dicible,

une sorte de cohérence dans la projection dans des formes extrêmes, amORALES et choquantes, de l'humanité, au risque de la fatrasie et de l'éclatement.

À chaque être, plusieurs autres vies me semblaient dues. Ce monsieur ne sait ce qu'il fait: il est un ange. Cette famille est une nichée de chiens. Devant plusieurs hommes, je causai tout haut avec un moment d'une de leurs autres vies. - Ainsi, j'ai aimé un porc.

Aucun des sophismes de la folie, - la folie qu'on enferme, - n'a été oublié par moi: je pourrai les redire tous, je tiens le système¹⁴

- 3 s'enorgueillit l'auteur de *l'Alchimie du verbe*, qui reçoit, dans l'un des très rares textes à la troisième personne et relaté au passé des *Microfictions*, "Paul Verlaine et Arthur Rimbaud", l'étrange hommage d'une fiction biographique à la fois contrefactuelle et ironique, puisqu'on y voit le poète, transformé en clochard par la société bourgeoise, mourir d'un coup de froid dans les bras de Verlaine "à l'hôpital de la Salpêtrière tête-bêche dans le même lit" (MF 706). Selon cette microfiction faussement érudite, Rimbaud et Verlaine n'auraient pas eu le temps de produire autre chose que la retranscription d'un almanach trouvé dans un fourneau "recopié à leur manière, sans comprendre le sens qui se cachait à l'intérieur", comme si Régis Jauffret avait voulu montrer à la fois l'incroyable liberté de la narration fictionnelle vis-à-vis de la chronologie et de la vérité et la puissance d'oppression du monde social.
- 4 Les "sophismes de la folie" post-rimbaldiens des *Microfictions* qui récitent à leur manière l'almanach ordinaire des crimes et des débordements psychiques du réel ne sont sans doute pas seulement pour Régis Jauffret l'exploration expérimentale des limites de la conscience : ils disent assurément la volonté de penser toute existence non comme un tout homogène mais comme une cartographie schizoanalytique où toute existence est déplacement différentiel aux frontières de la psychose. Selon un modèle inspiré par Deleuze et Guattari, la subjectivité cherche à se libérer des attaches sociales et des déterminations identitaires univoques par l'expérience de la folie, ou plutôt, des folies. Les *Microfictions* refusent à la fois le partage entre la raison et la névrose, le moi et autrui, la parole et l'action, la réalité et la fiction au profit d'un nomadisme imaginatif conduit à chroniquer par une série de saynètes intérieures fulgurantes l'instabilité du moi. Mais loin de constituer une entreprise émancipatrice heureuse, les *Microfictions* de Régis Jauffret sont au mieux un cabinet thérapeutique, un asile de fous, pour reprendre un titre à Régis Jauffret, et au pis une peinture du monde contemporain comme un vaste enfer, un "fatras", pour reprendre une expression que l'auteur emploie lui-même à propos de son texte (MF 612), fatras résonnant de la confrontation d'idiosyncrasies dérégées et de réalités socio-économiques écrasantes. Régis Jauffret semble en effet partager avec tous les écrivains contemporains inquiets de la possible dissolution de nos rêves glorieux d'autonomie et d'originalité modernes dans l'anomie de monades indistinctes (je pense ici par exemple à Éric Chauvier¹⁵ ou Emmanuel Carrère), l'idée que nos prétentions à la singularité se dissolvent dans le consumérisme et se neutralisent mutuellement en une grisaille démocratique que les crimes les plus violents ne parviennent même pas à réindividualiser : le flux chaotique des univers délirés de *Microfictions* se fond en une nappe informe d'expériences existentielles extrêmes dont la monstruosité s'indifférencie dans le nombre. Comme chez Michel Houellebecq, chez qui l'écriture de la vie d'autrui, projet central des éthiques littéraires empathiques de Pierre Michon, de Pascal Quignard, de Gérard Macé, est renvoyée univoquement à l'homogénéité banale d'une monade échangeable à l'infini avec autrui, dans une "ontologie", libérale et ultradémocratique, "d'états"¹⁶, structure

métaphysique dépressive du monde dont le cap d'Agde et ses camps de nudistes serait la métaphore, les *Microfictions* font de l'être une particule élémentaire, dans toute l'acception dans le roman du même nom dont le projet situé aux antipodes de l'utopie mystique heureuse que peut déployer, sur cette même question de l'échange, *La Vie sexuelle de Catherine M.* de Catherine Millet¹⁷. Comme ses contemporains, comme Olivier Cadiot qui décline en le renversant le "Je suis Roi" de l'écrivain¹⁸, comme Antoine Volodine dont les romans déploient des écrivains aussi clownesques que le Bogdan Schlumm de *Bardo or not Bardo*¹⁹, comme le Thomas Pilaster du roman d'Éric Chevillard, auteur de *Mots confits mots contus* et de la brève *Étude de babouche pour la mort de Sardanapale*²⁰, Régis Jauffret ironise sur la littérature en tant qu'elle essaye de transcender les horizons limités de nos vies homogènes, mais se sert de l'ironie littéraire pour devenir solidaire d'autrui et de ses errances. Ce qu'autorise le cynisme vagabond de Régis Jauffret, sa critique de l'autorité littéraire, de l'ordre social préétabli, c'est une morale supérieure capable de partager, au moins transitoirement, la bizarreries souvent terrifiantes d'autrui, dans une forme d'extension poétique de la morale d'Épictète pour qui, comme on s'en souvient, être un homme c'est accepter que rien ne vous est étranger (*homo sum et nil humani a me alienum puto*), mais c'est avant tout un constat infiniment pessimiste sur la prison que constituent à la fois le langage et l'individualisme moderne.

- 5 C'est en effet en vain que les personnages des *Microfictions* cherchent à épouser leurs identités de rôles et de statuts : "Je suis Arthur Monin, car je suis né Arthur Monin, et en définitive j'ai fini par le devenir", proclame un des plus emblématiques personnages du recueil dans le récit éponyme. L'étrange Arthur s'épuise à rester "devant une armoire à glace jusqu'à deux heures du matin à regarder Arthur Monin" ; "j'essayais même de me confondre avec lui, mais à chaque fois il se dérobaît" (MF 27), explique une voix dont l'inquiétude schizophrénique semble faire la consternation de son entourage mais dont l'autoréflexivité pathologique offre au lecteur une métaphore possible de la condition humaine selon Régis Jauffret. "Tu seras fier de moi lorsque je serai enfin Arthur Monin" explique le personnage à son père qui lui conseille de devenir veilleur de nuit, avant de lui rétorquer : "j'aviseraï quand je serai Arthur Monin" : seul l'épuisement arrivera à réconcilier l'être avec une identité vide que ni la nomination ni la représentation ni l'action n'avaient pu parvenir à saisir et à stabiliser. Ni les mécanismes de la transmission familiale, ni ceux de la mise en intrigue de sa propre vie n'auront apaisé une quête identitaire qui ne trouve son aboutissement qu'aux confins des territoires de la mort :

Le gâtisme m'a permis jusqu'à son décès de dialoguer fréquemment avec Arthur Monin, et juste avant de mourir il s'est légué à moi avec la même désinvolture que s'il avait été une masure au fond d'un jardin. (MF 28)

- 6 Le seul accès à soi-même est offert par la violence, consentie ou non, semble avancer le narrateur de *Sévère*²¹, ce roman consacré à ce milliardaire suisse dont l'ennui et le doute ne pouvaient trouver réparation que dans des pratiques sadomasochistes. Quoique les *Microfictions* de Régis Jauffret ne soient pas sans souvenir de La Bruyère et que la négativité et le cynisme y dominent, le bénéfice de la brièveté extrême n'est pas ici le plaisir infiniment renouvelé des chutes, la déclinaison des types ou la prosopopée moralisante des vices individuels et sociaux ; quoique la galerie épuisante du recueil évoque les cercles de l'enfer dantesque et que l'ensemble dessine une sorte de journal autobiographique par fragments chaotiques, la recherche de soi à travers autrui n'est peut-être pas l'ultime signification d'un ensemble qui au contraire paraît vouloir

interdire tout bricolage identitaire et toute projection dans des vérités narratives qui seraient aptes à donner, même par provision, un sens moral positif à la vie humaine au nom d'une mystique holiste. Au contraire, ce besoin d'éparpillement et de dissolution, cette haine de soi et de la littérature en général, considérée comme une forme inférieure d'histrionisme ("Je ne suis pas ridicule, je suis écrivain" proclame un Gougnafier, MF 42), dessinent l'ombre d'un auteur à la recherche une série d'impersonnalisations terrifiantes qui évacueraient radicalement tout espoir d'une remise en consonance des identités éclatées. N'ayant comme perspective existentielle que d'œuvrer comme veilleur de nuit à la protection du néant, pour reprendre une métaphore à la microhistoire d'Arthur Monin, ne pouvant que ressasser sa vacuité identitaire, l'*homo viator* des *Microfictions* spéculé sur son incapacité à être soi-même. Dans une forme extrême de bovarysme, tel personnage se vit à la place de Balzac "obligé d'écrire ses livres" par incapacité à rentrer chez lui par peur de "son obscure identité de Gabriel Méhat" (MF 42) ; ailleurs une voix bavarde, peut-être celle d'un enfant, s' imagine en "un dieu vide" (MF 64) : soldant à jamais son passé, elle appelle juste à ne jamais garder souvenir de son nom. Convoquant à la fois un système formel (une fatrasie par ordre alphabétique), une formule énonciative (un soliloque trop court pour constituer une nouvelle et trop varié pour relever d'une galerie de portraits) et un registre tonal allant du pathétique déchirant au cynisme le plus abject, les *Microfictions* de Régis Jauffret semblent organiser la liquidation de l'unité dans la découverte du caractère non seulement fugace et fragile mais avant tout arbitraire de notre être au monde – arrivé à ce point, ni la morale ni la loi ne résistent à l'ordre de la rationalité libérale, ni le moi ni la communauté ne survivent à la déflagration du récit, à l'atomisation des univers de l'univers et à l'autonomisation d'un *je-ici-maintenant* autarcique et indifférent, propre à la parole des aliénés que nous sommes :

Peu importe que je sois né Blanc en 1976. J'aurais pu naître Peau-Rouge en 1804, jaune prostitué sous la dynastie des Ming dans un bordel de Pékin, ou Noir dans un zoo humain au début du XXe siècle. La roulette des races, des sexes et du temps nous a distribués au hasard. On ne peut pas demander à des numéros tirés au sort d'être solidaires les uns des autres, ou d'éprouver de la compassion pour les chiffres les plus faibles. Je suis ma seule patrie. (MF 300)

NOTES

1. Hédi Kaddour, *Waltenberg*, Paris, Gallimard, 2005.
2. Maylis de Kerangal, *Naissance d'un pont*, Paris, Verticales, 2010.
3. Laurence Plazenet, *La blessure et la soif*, Paris, Gallimard, 2009.
4. Mathias Énard, *Zone*, Actes Sud, 2008.
5. Yannick Haenel, *Cercle*, Paris, Gallimard, 2007.
6. Antoine Volodine, *Songes de Mevlido*, Paris, Seuil, 2007.
7. Laurent Message, *Les veilleurs*, Paris, Seuil, 2009.
8. Claro, *Cosmoz*, Actes Sud, 2010.
9. Pierre Senges, *Fragments de Lichtenberg*, Paris, Verticales, 2008.
10. Marcel Schwob, *Spicilège*, *Œuvres*, Paris, Les Belles Lettres, 2002, p. 891.

11. Régis Jauffret, *Microfictions*, Paris, Gallimard, 2007, p. 784.
 12. Régis Jauffret, *Univers, univers*, Paris, Verticales, 2003.
 13. Régis Jauffret, *Microfictions*, op. cit., p. 225. Dorénavant MF.
 14. Arthur Rimbaud, *Une saison en enfer*, "Délires II", Paris, Gallimard, 1999, <Folio>, p. 192.
 15. Je pense à l'étonnante interrogation sur l'identité dont procède *Anthropologie* (Allia, 2006).
 16. Le philosophe Michel Djerzinski mis en scène par le romancier français cherche à "remplacer une ontologie d'objets par une ontologie d'états", qui serait "en mesure de restaurer la possibilité pratique des relations humaines" en réduisant les êtres à des "particules élémentaires" indifférenciées et "indiscernables" (Michel Houellebecq, *Les Particules élémentaires*, Paris, Flammarion, 1978, p. 372).
 17. Catherine Millet, *La vie sexuelle de Catherine M.*, Paris, Seuil, 2001.
 18. Olivier Cadiot, *Un nid pour quoi faire*, Paris, P.O.L., 2007, p. 13.
 19. Antoine Volodine, *Bardo or not Bardo*, Paris, Seuil, 2004.
 20. Éric Chevillard, *L'œuvre posthume de Thomas Pilaster*, Paris, Minuit, 1999, p. 182-183.
 21. Régis Jauffret, *Sévère*, Paris, Seuil, 2010.
-

RÉSUMÉS

Les cinq cents récits des *Microfictions* de Régis Jauffret qui sont autant d'autofictions de deux pages consacrés à des criminels, des fous ou des désespérés sont l'une des tentatives les plus extraordinaires de la littérature française pour expérimenter les limites des possibilités de compréhension d'autrui. En atomisant ainsi le je narratif, la première personne de celui qui parle, comme pulvérisée en des identités terrifiantes et impossibles, les *Microfictions* me semblent organiser la liquidation de l'unité du sujet dans la découverte du caractère non seulement fugace et fragile mais avant tout arbitraire de notre identité et de notre être au monde.

The five hundred stories in Régis Jauffret's *Microfictions* –all two-page long autofictions devoted to criminals, insane or desperate people– represent one of the most extraordinary attempts in French literature to explore the limits of the possibilities of understanding the "other". In atomizing the narrative "I", which is broken-up into terrifying and incompatible identities, *Microfictions* orchestrates the dissolution of the subject's unity through the discovery of the fleeting, fragile, and above all wholly arbitrary nature of our identity and our being in the world.

INDEX

Mots-clés : Jauffret, Rimbaud, autofiction, aliénation, schizoanalyse, cynisme

Keywords : Jauffret, Rimbaud, autofiction, aliénation, schizoanalyse, cynisme

AUTEUR

ALEXANDRE GEFEN

Université de Bordeaux